

« Le vrai mystère des champignons »

Seconde partie de l'essai intitulé *Rhétorique fabuleuse*¹, « Le vrai mystère des champignons » suit « Le grand rêve des floraisons ». Les titres sont éloquentes : le rêve et le mystère donnent droit de cité à un étonnement émerveillé sur la flore, sur son inventivité et son énigmaticité. L'adjectif « vrai » qualifiant « mystère » indique l'opacité de ce qui résiste aux conclusions de l'enquête scientifique. Or l'irréductibilité de ce mystère mycologique impose de recourir, plutôt qu'à la science, à la « fabuleuse » rhétorique qui emprunte la forme propre aux dialogues des Lumières, sans se clore sur aucune vérité définie ni définitive.

La composition du livre rappelle en effet l'esprit et le style des dialogues philosophiques. Les interrogations fascinées sur les espèces mycologiques miment celles des penseurs des Lumières s'extasiant devant le merveilleux de la Nature. Dès le XVIII^e siècle, les objets de la botanique et de la zoologie comptent parmi ces nouveaux *mirabilia*, dédouanés de toute accointance avec quelque manifestation divine, éblouissants en eux-mêmes, sans révéler nulle Providence. Un merveilleux vrai, visible et crédible puisqu'il s'offre aux yeux, nourrit à partir de 1864 les cent trente six volumes de la « Bibliothèque des Merveilles ». Après que Réaumur eut célébré *La Vie et les mœurs des insectes* et raconté l'*Histoire des fourmis*, chantant d'un même cœur « les merveilleuses industries que la Nature leur a apprises pour leur conservation² » et l'élévation de l'esprit qui s'émerveille de ces industries immanentes sans se risquer à une interprétation téléologico-métaphysique, Maeterlinck dans *La Vie des abeilles* (1904) et

¹ *Rhétorique Fabuleuse*, Ed. Le temps qu'il fait, Cognac, 1990.

² Réaumur, *Les Insectes*, Paris, Éditions Delagrave, 1868, chap. 1, p. 1.

L'Intelligence des fleurs (1906) confirma cet engouement du poète pour les biens réels qui s'offrent à la curiosité, aiguissent le regard et forcent l'attention envers l'univers qui nous entoure. Plus tard dans le siècle, lisant André Dhôtel, Philippe Jaccottet fut extrêmement sensible aux *miracles* de la nature qu'évoque l'écrivain, parfaitement explicables et néanmoins pleinement merveilleux. « Dans diverses revues Dhôtel a donné de subtiles notes de préférence sur des livres de nature, sur des études concernant la vie des plantes, des insectes »³. Or ces notes témoignent de deux émois. De même que le regard posé par Roland Barthes sur telle photographie s'accompagne d'un double plaisir, celui que porte Dhôtel à tel champignon connaît la satisfaction intéressée du *studium*, mais aussi l'imprévisible invasion du *punctum*⁴. Si l'émotion de (ne pas encore) connaître se peut conjuguer avec le plaisir de reconnaître, elle rime aussi avec l'excitation de l'insaisissable et la joie de l'infiniment *autre*.

Avant que *Rhétorique fabuleuse* ne consacre au voleur de feu sa troisième section (« Rimbaldiana »), André Dhôtel imagine, dans « Le grand rêve des floraisons », qu'un dialogue malicieux l'oppose à un dénommé Stanislas Peucédan. Ce contradicteur est réfractaire à toutes les tentatives de classement et de systématisation ; il résiste à « la signification tyrannique et que vous prétendez normale, acquise une fois pour toutes⁵ » du langage, comme il répugne aux convictions du sens commun. Bref, il ne cède pas au charme rassurant du dictionnaire qui, définissant, limite dans un sens convenu ce qui, riche d'invention, ne s'y peut renfermer. Peucédan bataille contre les dogmes du structuralisme, il oppose à la puissance simplificatrice et unifiante du système la toute-puissance complexe mais liante du *reste*, inassignable, qui met en péril l'intelligence moderne. L'insuffisance du « signe » qui articule un référent, un signifié et un signifiant est démontrée par les incompatibilités des discours scientifiques et des taxinomies. À l'ordre radical de la réduction au phénomène physique,

³ Philippe Jaccottet, « André Dhôtel et la chronique fabuleuse », *Ecrits pour papier-journal, chroniques 1951-1970*, Paris, Gallimard, 1994, p. 164.

⁴ Voir R. Barthes, *La Chambre claire*, Paris, Gallimard Seuil, 1980.

⁵ *Rhétorique fabuleuse, op. cit.*, p. 19.

Peucédan préfère ce que Jean-Luc Marion appelle le « phénomène érotique⁶ » : « il n’y avait pas de signe, mais une subite et décisive discordance [...]. Rien d’autre que l’éblouissement de l’amour, une entente décidée par une fidélité supérieure, que nous ignorons, déchirante et de façon scandaleuse, dépourvue de tout accommodement puisque cela s’annonce par une rupture totale⁷ ». Aussi appréhende-t-il le langage non comme un système de signification, mais comme « une légende visible et sensible⁸ ». Au lieu de se demander ce qu’il veut dire, il se demande « *ce qui s’ensuit* en cette légende⁹ ».

Dans la deuxième partie de l’essai qui retiendra notre attention, le narrateur-poète, à son tour, mène le jeu maïeutique : il emprunte à Peucédan sa virtuosité rhétorique, sa démarche heuristique, féérique et hasardeuse pour répliquer au démon (trop) savant de la science rigoureuse et mécaniste. « Attaché [...] aux données sensibles de certaines descriptions familières et déroutantes¹⁰ », il constate que « maintes espèces de champignons portent chacune plusieurs dénominations scientifiques à travers lesquelles ils ne peuvent que faire éclater avec modestie la lumière surprenante d’une existence à l’abandon. Et nous aussi nous sommes abandonnés¹¹ ». Dans la première section du « vrai mystère des champignons », qui s’intitule paradoxalement « *Les champignons que n’existent pas* », il lance une offensive ironique contre les mycologues en titre (Becker, Heim, Costantin et Dufour, Lange ou Romagnesi...) qui prétendent limiter et déterminer le réel aux catégories lexicales en usage. Leurs connaissances sont convoquées non pour être révoquées par principe mais pour afficher, sur la foi du réel foisonnant, leur indigente relativité. Dans la seconde section, « les champignons qui existent », le dialogue est plus polémique : il s’agit de confondre le démon de la

⁶ Voir J.-L. Marion, *Le Phénomène érotique*, Paris, Grasset et Fasquelle, 2003.

⁷ *Rhétorique Fabuleuse, op. cit.*, p. 25.

⁸ *Ibid.*, p. 20

⁹ *Idem.*

¹⁰ *Ibid.*, p. 57.

¹¹ *Ibid.*, p. 62.

connaissance mycologique qui accuse le poète de fantaisies mythologiques. De fait, les propriétés thymiques du champignon sont révélatrices : l'espérance et l'effroi ne sont-elles pas les émotions anthropologiques fondamentales, archaïques auxquelles répondent les fables mythologiques ?

La tête du lièvre fit l'objet d'un étonnement sans fin jusqu'au jour où les opuscules la firent entrer dans une nomenclature qui effaça encore la fable vivante des hannetons et des scarabées, et même l'élégante horreur de la trompe de l'éléphant. Pour les champignons, c'est une autre histoire. [...] On peut s'amuser à semer l'effroi rien qu'en désignant la strophaire vert-de-gris et l'hypholome pleureur qui sont toute pureté, proclamer l'espérance dès que l'on nomme l'amanite printanière, radieuse et mortelle¹².

Si le poète-pèlerin peut dire ce qu'il faut lire dans les champignons, selon le sens étymologique de *legendum*, c'est que les champignons débordent des livres, dérangent les classements, font déraiper les savoirs présumés. Toujours, de tel cas d'espèce, on peut dire/lire qu'« il peut être *un autre* »¹³. Il s'agit donc de se méfier de tout savoir livresque, et de le rapporter à l'expérience de la cueillette, humble et tournée vers l'humus. Comme dirait Pierre Voélin, « l'unique position, la seule : Penchez-vous. Penchez-vous davantage¹⁴. » Il est impertinent de se consacrer à identifier, à classer ; mieux vaut y regarder de plus près. Usant des dictionnaires de botanique aussi bien que de synonymie, le poète traque ainsi la prodigalité des étants qui excèdent les mots pour les dire. Il ébranle les certitudes « avérées » sur les espèces connues par l'attention aux détails, aux discordances, aux divergences. En bref, il célèbre la singularité et l'idiotie du réel, impossible à réduire à un répertoire ou à mettre derrière une grille. L'insuffisance du langage à le signifier ne

¹² *Idem*.

¹³ La troisième partie de *Rhétorique Fabuleuse* s'intitule « Rimbaldania » et rend hommage à l'inventeur de la formule « Je est un autre ».

¹⁴ P. Voélin, « De l'émerveillement. L'unique position la seule: penchez-vous, penchez-vous davantage », *Trans*, transRedaktion, ETH Zürich, Mars 2013, n° 22, p. 174-176

fait-elle pas l'éloge de sa féconde luxuriance, de sa générosité ? Deux voix, scientifique et poétique, se partagent donc l'ensemble des discours sur « le vrai mystère des champignons », deux attitudes face au réel, et font *in fine* prévaloir la rhétorique fabuleuse qui « doit s'écarter d'abord de tout sens et même de ce qu'on appelle le bon sens¹⁵ ». Dès « Le grand rêve des floraisons », Peucédan affirme que :

Les champignons ne peuvent pas être déterminés par un caractère définitif ni par une structure précise. [...] Cela prouve qu'il y a une distance extraordinaire entre la vision que l'on a du champignon et la description que l'on peut en faire. Cette distance marque la présence de l'inaccessible. Il y a bien des traces, puisqu'on peut décrire les champignons, mais on se retrouve devant l'inaccessible [...] tellement mystérieux qu'on se demande s'il appartient à ce monde¹⁶.

Pourtant, dans « Le vrai mystère des champignons », malgré sa « conversion » et par loyauté scientifique, le poète admet de se livrer à une contre-expérience et de regarder « avec confiance » un champignon consensuel : la *russule charbonnière* – dont les feuillets sont fourchus. Or, une fois décrite et reconnue la russule en question, « incapable de mensonge » (68), il faut supporter le risque de sa confusion avec la *russule fourchue*, laquelle est vénéneuse ! L'alerte nous émeut... jusqu'à ce que le présupposé existentiel soit déposé : la russule fourchue n'existe pas, selon Christian Hendrick Persoon (1761-1836), ou bien elle existe tel « un champignon fantôme » (69). Ce n'est pas qu'elle soit un spectre, mais que le nom dont on l'a affublée crée faussement une espèce nouvelle, un leurre. Le statut ontologique ajusté à ce fantôme pourrait se comparer à celui de l'ange, qui défait le partage convenu du corps et de l'esprit :

Le champignon fantôme, en dépit des négations dont il est l'objet, n'en garde pas moins son existence, si improbable qu'elle soit mais alors cette existence se situe dans un domaine qui n'est ni celui de la

¹⁵ *Rhétorique Fabuleuse, op. cit.*, p. 22.

¹⁶ André Dhôtel, *Terres de mémoire*, Entretiens d'André Dhôtel avec Patrick Reumaux, Paris, Jean-Pierre Delarge éd., 1979, p. 271.

vision toujours personnelle ni celui de la preuve analytique rarement universelle. Quel domaine ?

Pourquoi, puisque nous sommes des pèlerins, les anges n'existeraient-ils pas, n'apparaîtraient-ils jamais aux confins des sens et de l'esprit ? [...] Mais cela s'appliquerait à n'importe quel être vivant ! En somme nos réflexions malhabiles en viennent à ceci. Rien n'est assuré que la présence, et toute présence digne de ce nom est inexplicable à l'infini¹⁷.

Si quelque chose de sûr demeure, c'est bien la manifestation d'un phénomène qui, si inexplicable ou mystérieux soit-il, est bien là, sous nos yeux, évident et irréfutable. La richesse en monde est plus précieuse que la richesse en mots, qu'elle excèdera et parce qu'elle l'excèdera toujours.

Dhôtel partage avec Jean-Christophe Bailly l'idée selon laquelle le spectacle de l'*à peine* apparu suscite une joie paradoxale : celle de ne pas tout connaître, d'être témoin d'une vie étrangère – avec laquelle on n'entretient nulle connivence, nulle familiarité – mais réjouissante par sa présence même, par la grâce de ses manifestations. Dans *Le Parti pris des animaux* (2014), Jean-Christophe Bailly met en garde ses contemporains contre la tentation de la nomination et de la nomenclature. On y reconnaît l'argumentation de Peucédan : « Le vrai mystère des champignons » prémunit les esprits forts de la passion des classements. Au catalogue, Dhôtel oppose le pèlerinage. Il ne compare pas une fantaisie avec une science, mais il confronte une science errante et une science exacte : « un pèlerinage est un voyage où l'on ne se propose pas un but, mais une absence de but. [...] Une science subtile de l'égarément illuminera les plus humbles choses. Ainsi se définissait justement la mycologie¹⁸. » Ailleurs, cette science de l'égarément se fait vecteur d'intrigues romanesques. Ici, il s'agit de suivre « des routes qui se subdivisent à l'infini. C'est bien à l'infini que nous allons de toute manière¹⁹ ».

¹⁷ *Rhétorique Fabuleuse*, op. cit., p. 72.

¹⁸ *Ibid.*, p. 61

¹⁹ *Ibid.*, p. 64.

Car les manifestations du vivant sont infinies : elles prennent d'innombrables et incommensurables formes, actuellement présentes ou imminentes, qui peuplent notre environnement, à quoi nous prenons part et à quoi nous avons droit²⁰, quand bien même elles resteraient aussi inexplicables qu'inépuisables. Pèleriner, c'est profiter de cet *Umwelt*, sans l'appauvrissante présomption de le réduire à des colonnes ou des statistiques, mais en convertissant le non-savoir en don et en chance :

Si le pèlerin ne fait que regarder et nomme les lieux ou les champignons, son assurance n'a pas la moindre vertu. Autre chose lui est nécessaire que la simple constatation ou la contemplation d'un catalogue, s'il ne veut pas subsister dans un univers de fantômes. Il lui faut apprendre à vivre dans l'intervalle du savoir et de la vision, et faire les pas précis qui l'emportent vers la vérité. La méditation doit resserrer avec une douce fermeté les limites de ce savoir et de cette vision²¹. [...]

Bien sûr, il faut savoir s'humilier, se pencher vers l'humus, et s'abandonner à la confiance :

La trace ou l'apparition dans une existence fugitive ne peut être révélée ou donnée que par la fidélité de notre égarement, dont la confiance répond à une surprenante lumière venue à notre rencontre entre le chemin idéal de notre connaissance et le chemin d'une vision, lesquels chemins ne se croisent jamais²².

Aussi la science mycologique de l'égarement suppose-t-elle de se perdre, d'errer, de fureter, de se laisser étonner et éblouir. « G. Becker dit que cette recherche est autant une mystique qu'une science²³. » « À

²⁰ Ce qui, bien évidemment, n'exclut pas à rebours devoirs et obligations.

²¹ *Ibid.*, p. 73.

²² *Ibid.*, p. 77.

²³ *Ibid.*, p. 64.

aucun moment on ne doit renoncer à une « intuition », à un « flair », à une description qui dépasse l'ordre des structures²⁴. »

L'esprit de finesse, mieux apte à sentir les variations infinies de l'univers et à s'en réjouir, triomphe de l'esprit de géométrie. Bien que le titre de la seconde section du « Vrai mystère des champignons », *Les champignons qui existent*, semble en revenir aux faits auxquels seuls croit le positiviste, celui-ci ne l'emporte pas pour autant. Certes, le démon de la connaissance fait honte au génie de l'émerveillement de préférer à la précision la confusion, pour « [s']éblouir à des images légendaires » (89), puisque le charme légendaire se réduit à d'ingénieuses combinaisons chimiques. Néanmoins, il concède que « demeure une féerie indiscutable », celle des champignons hallucinogènes. Or, sous la plume de Dhôtel, tout champignon est par essence hallucinogène, par le paradoxe ontologique qu'il exemplifie : à la fois il existe et n'existe pas. « Le vrai mystère des champignons » qui fait se rencontrer les sciences de la nature et « la fable de la vie » devient donc objet et expérience d'émerveillement. Les champignons sont « possibles et impossibles à la fois, aléatoires et organisés, visibles et transcendants [...] absolument invraisemblables et vrais »²⁵. N'est-ce pas là, finalement, la combinaison des attributs génériques de tout être naturel vivant ?

L'émerveillement devant le vivant se fait réponse à une dimension non encore connue du réel. Il célèbre la liberté et la prodigalité du monde naturel, la fécondité de la vie qui apparaît et se manifeste d'où procède le divorce déjà souligné par Jussieu entre cette générosité et la structure du langage. La vie mène le jeu, et montre la voie pour qui sait, comme l'enfant, le pèlerin ou le poète, voir :

 Pour le poète il y a la merveille (d'une lumière, d'un événement infime peut-être) mais l'aventure essentielle c'est que cette merveille n'est pas donnée à partir d'une distraction, d'un rêve mais d'un

²⁴ *Ibid.*, p. 75.

²⁵ *Ibid.*, p. 119-120.

discernement, d'une attention extrême, très limitée. Or dès que le merveilleux existe, si mince soit-il (instant rapide, simple trace, reflet) une voie s'ouvre. [...] On sait qu'il y a eu... qu'il y a. Et si même cela ne redonne pas espoir, il reste un étonnement, une hésitation essentielle²⁶.

À ce titre, l'intelligence mycologique sympathise avec l'intelligence mythologique et l'intuition poétique, ignorantes des principes d'identité et de non-contradiction²⁷. L'une nous incite à éprouver la présence, les autres à revoir nos connaissances à la lumière de l'imagination excitée par le monde fabuleux des champignons²⁸. « En somme nos considérations malhabiles en viennent à ceci. Rien n'est assuré que la *présence*, et toute présence digne de ce nom est inexplicable à l'infini²⁹ ».

De sorte que finalement, *Rhétorique fabuleuse* pourrait bien abriter un essai d'esthétique : la forme, la fantaisie, la figure, l'allure forment une constellation sémantique propre à sortir des catégories logiques dans lesquelles notre pensée s'étrique, au profit d'un sens aristocratique du superflu, du festif, du différent, du divers qui s'offrent aux yeux. On pourrait quasiment parler du dandysme du champignon, étranger à tout ordre et à toute convention, libre, dans sa désinvolture, d'inventer sa tenue :

Les champignons n'ont *aucune* éducation. Leurs formes affirment une méconnaissance totale de tout usage. Ils ne sont même pas monstrueux. Ambigus et radieux, ils tournent en dérision les plus élémentaires principes. [...] Chaque espèce s'ingénie à des variations dont la gratuité confine à l'insolence. [...] Leur grâce et leur beauté ne

²⁶ Avec André Dhôtel, *Correspondance André Dhôtel - Philippe Jaccottet*, Fata Morgana, lettre de Dhôtel à Jaccottet du 7 septembre 1976, p. 81.

²⁷ Voir Marie-Hélène Boblet, *Terres promises*, Éd. José Corti, Paris, 2011, p. 177 sq.

²⁸ En 1821, dans *Défense de la poésie*, Shelley citait cette phrase de Coleridge : « [La poésie] débarrasse notre œil du voile de la familiarité qui nous cache la merveille de notre être. Elle nous oblige à sentir ce que nous voyons et à imaginer ce que nous connaissons ».

²⁹ *Rhétorique fabuleuse*, *op. cit.*, p. 72.

vont jamais sans un air d'ignorer ce qu'ils sont et d'être voués à des allures absolument accidentelles³⁰.

De plus, la forme ne se peut laisser réduire à une formule : « Si cette forme n'a pas valeur de vérité, que vient faire cette forme dans une réalité vouée uniquement à l'analyse savante ? Si c'est une apparence à réduire en formules, comment cette apparence peut-elle être niée³¹ ? » Vérité et poésie : nous y sommes, dans le mystère des formes aussi gratuites que nécessaires, aussi peu intelligibles que nous le sommes nous-mêmes, pèlerins de cette terre, absolument contingents mais absolument vivants. La valeur de vérité se mesure à la valeur de la différence luxueuse, du surcroît, de l'accidentel qui échappe aux nécessités fonctionnelles. Les champignons constituent ainsi le parangon de tout être autonome que rien ne contraint, hormis l'obligation qu'il se choisit. Puisque « rien ne les oblige », ils « exigent à tout prix une figure, de faire figure »³². « Ces discordances criantes entre les éléments chimiques divisés et une figuration digne d'un opéra, entre ce futile jeu de travestis et la sérieuse préoccupation de produire des spores et de se reproduire³³ » amplifient le luxe des champignons, la dépense gratuite, éblouissante avec laquelle ils cultivent leur aspect.

Si nous en croyons l'essayiste Henri Raynal, ce souci de l'image qui anime les champignons – que Dhôtel appelle alternativement « déguisement » ou « travestissement » –, ce soin de l'allure ne relèvent pas d'un culte du spectacle à laquelle sacrifie la société occidentale moderne, mais relèvent leur dignité et attestent « l'honneur d'être » :

S'il y a nécessairement apparence, ne nous en plaignons pas. Sans apparence, y aurait-il spectacle? *Spectacle* : ce qui, s'offrant, se

³⁰ *Ibid.*, p. 103-105.

³¹ *Ibid.*, p. 101.

³² *Ibid.*, p. 105.

³³ *Ibid.*, p. 110.

remettant à nos yeux, leur fait présent de la qualité. (Ainsi d'une coloquinte, d'une poire, d'un champignon, de l'aile du papillon.) Sans la qualité, jouirions-nous, je ne dis pas de la faculté, mais du bonheur de voir? Vaudrait-il la peine d'exister si nous étai³⁴ indifférent l'aspect de ce qui nous entoure?

Surface, c'est face. Surface oblige : figure elle se fera. S'inventera. L'inédit est la règle. Ce n'est pas la seule. Originalité n'est pas irresponsabilité. Paraître sans qualité ne serait pas paraître. Paraître a un sens qui tient à *l'honneur d'être*. Donc ne va pas sans soin. Sans une attention heureuse – de s'adonner³⁴.

Si « les champignons [sont] miraculeux », comme le dit le titre de la dernière section du « Vrai rêve », c'est qu'ils opèrent le miracle d'accorder le poète et le savant, qui rappelle que

le premier devoir de l'esprit sera de croire en l'unité d'une nature, en dépit de tout. Curieusement c'est le démon qui maintenant nous vient prêcher la crédulité.

Or il ne s'agit pas de croyance ni d'imposer un devoir à l'esprit, mais d'exercer une intelligence parfois mycologique et qui ouvre le chemin d'une foi assurée. Il n'est pas question de s'astreindre à l'unité mais de constater les données du monde et celles des champignons. L'unité est affaire divine et insondable tout comme l'espérance et l'amour³⁵.

Les discordances miraculeuses prouvent que « ce qu'on appelle réalité n'est rien d'autre qu'une affaire légendaire »³⁶, et que le divers des champignons renvoie à une insondable mais irrécusable unité.

De l'allure à la figure, de la forme à la fable, s'élabore la vision dhôtelienne du monde qui fait la place au divers, aux différences, aux variations des éléments de l'univers. Les individus de chaque espèce, abandonnés autant que créés, devraient pouvoir s'offrir à la bienveillante hospitalité d'un œil et d'un esprit d'enfant, de poète.

³⁴ H. Raynal, « L'apparence infinie », *Revue du MAUSS*, 2001/1, n° 171, p. 418.

³⁵ *Rhétorique fabuleuse, op. cit.*, p. 120.

³⁶ *Idem*.

Rhétorique fabuleuse dresse le portrait de l'écrivain en mycologue. Disciple du prince de Serendip qui trouve en chaque occasion des trouvailles heureuses, il confirme sa loi et sa foi. Il croit et nous invite à croire avec ferveur en la chance – ce qui tombe –, en la contingence, en la circonstance. À notre tour de pèleriner au miraculeux pays des champignons mystérieux, et de nous laisser initier aux insaisissables et spectaculaires phénomènes dispersés sur la route inconnue.

Marie-Hélène Boblet
Normandie Université